

LE CRIME DES FEMMES

XIV

LE BORD DE L'ABÏME

(Suite)

En achevant ces mots, dits d'un ton âpre et profond, le prince, soit qu'il redoutât la colère de la jeune femme, soit qu'il eût déjà du regret d'avoir parlé avec abandon, quitta la droite du traineau d'Augustine. Celle-ci, fort pâle, regardait avec stupeur la vitesse du cheval, soulevant autour de lui des tourbillons de neige.

Quand Orlow revint près d'Augustine, il lui dit avec sollicitude :

—Vous n'êtes point accoutumée au froid, et vous paraissez fort souffrante ; souhaitez-vous rentrer ?

—Je le voudrais, dit-elle.

—Aussi bien, nous dinons au café Anglais, et vous devez songer à votre toilette, puisque nous avons une *première* ce soir. Mettez-vous la faille bleue qui vous sied si bien ?

—Vous la connaissez, prince.

—Raison de plus," répondit-il.

Une minute après, Serge persuadait à Douchinska et à Varvara qu'elles devaient se hâter de regagner l'hôtel.

Soit entrainement de cœur, soit coquetterie, madame Courcy mit la robe de faille bleue dont le prince gardait le souvenir.

Mais si la jeune femme s'attendait à un remerciement ému, elle fut déçue ; le prince parut complètement absorbé par une actrice de troisième ordre qui jouait faux mais regardait juste.

Les fêtes se succédaient avec trop de rapidité pour que madame Courcy eût le temps de réfléchir. Elle rentrait chez elle fort tard, s'éveillait à midi, déjeunait de chocolat comme une Espagnole, et courait chez son père. Elle y restait peu, le questionnait sur sa santé, jouait avec les oiseaux de la volière, rougissait des mensonges qu'elle faisait sur l'emploi de sa journée, et n'osant avouer qu'elle n'écrivait guère à son mari, donnait au hasard de ses nouvelles.

M. Meillac attachait parfois sur sa fille un regard interrogateur ; elle le soutenait mal, s'embarassait dans d'inextricables tromperies, l'embarassait rapidement et s'enfuyait.

Elle courait s'habiller, partait pour le bois, échangeait ce mot d'ordre des distractions du soir, et menait au fond la vie la plus fatigante du monde.

Puis, tout n'est pas gai, facile, dans l'existence d'une femme à la mode ; les difficultés d'argent ne manquent jamais de survenir. La générosité de M. Courcy ne suffisait pas à solder les hautes fantaisies d'Augustine ; elle put, grâce à la situation connue de son mari, faire des dettes avec la facilité que les marchands parisiens mettent au service d'une jolie femme. Ils savent bien ce qu'ils font. Le crédit double toujours la dépense. Augustine eut un mémoire chez le costumier, un chez la lingère, un autre chez sa marchande de modes. Bientôt, en dépit de sa confiance dans la bonté de son mari, Augustine s'effraya au total des dépenses de l'hiver ; mais, ambitieuse de copier Varvara, Maïfa, Douchinska, elle commandait sans s'inquiéter des prix, dans la crainte de passer pour une petite bourgeoise. Pouvait-elle courir les magasins avec ses amies et ne pas les imiter ? On étalait sous ses yeux des dentelles, des bijoux, des soirées, elle se laissait prendre dans les rets de toutes les tentations. Le prince, sans qu'elle s'en doutât, entretenait en elle cette fièvre de dépense. Comme ses avis faisaient loi, on l'emmenait chez les costumiers pour juger de l'élégance d'une coupe de robe ; chez Janisset, pour le dessin d'un bijou : il se prêtait à tout avec une grâce parfaite. Assez artiste pour ne pas commettre de fausse note, quand il ne trouvait pas savant l'arrangement d'un pli et pas élégante la monture de pierreries, il prenait un crayon et faisait rapidement un croquis ; plus d'une fois les grands faiseurs lui dirent :

—Quel dommage que vous soyez prince, vous auriez fait un si bon costumier !

Varvara trouvait piquant de faire choisir à son amie des toilettes semblables aux siennes, et Dieu sait combien se multipliaient les fantaisies de Varvara. Augustine ne réfléchissait plus ; emportée par le tourbillon de la coquetterie, elle creusait sous ses pieds un abîme au fond duquel elle ne voulait plus voir. . . .

M. Courcy, affligé d'être si longtemps séparé de sa femme, parla d'aller à Paris. Augustine s'effraya de ce projet comme d'une menace. Feignant de comprendre combien le déplacement de son mari pouvait devenir préjudiciable à ses intérêts, elle partit pour les Haussais. Elle y était depuis trois jours quand elle reçut une lettre dont la signature la surprit vivement. Cette lettre était d'Orlow. Il lui annonçait avec un ton de légèreté railleuse, que le grand bal préparé pour la fin du mois serait sans charme si elle n'y assistait. Reportant son passé sur lui-même, il se plaignait du vide de son cœur et de la désespérance de son avenir.

—Je n'aimerais plus jamais, disait-il, personne ne pourrait m'aimer. . . . J'ai jeté au vent la sève de ma jeunesse, je suis devenu sceptique et douteux. Mon cœur et mon front gardent des traces de foudre qui effrayent les femmes timides. Je ne saurais plus offrir ma vie qu'à une créature exceptionnelle, assez intelligente pour comprendre ce que mon caractère a de mesure et de désespérance de son avenir.

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

—C'est là, dit-il, le caractère de la femme à la mode ; elle ne veut pas être aimée, elle veut être admirée. . . .

d'autres ; il faudrait une créature à la fois pure comme une aurore, brûlante comme un soleil au zénith, et qui trouvât dans la générosité de son âme le courage de dire : ' Au damné, apprenons à connaître les anges ! ' J'ai rêvé cela jadis, dans des heures d'ivresse et de délire. Mais vous savez, madame, ce que sont les rêves et avec quelle promptitude disparaissent leurs visions. Je ne l'attends plus, cette *Elle* qui ne m'a pas dévinié ; ne comptant plus sur le bonheur, riant des autres et pleurant sur moi, je dessine des costumes pour les coquettes qu'enivrent les hommages des autres hommes, et je prépare des comédies de salon, moi qui voudrais jouer quelque tragédie grandiose dans un décor. . . . La princesse Varvara choisit pour le bal un costume de Walkyrie, seyant parfaitement à son teint diaphane, à ses cheveux blancs, à sa carnation fréle ; je souhaiterais pour vous quelque chose de plus austère, et je voudrais cependant vous garder dans les régions du Nord. Que vous semblerait de représenter une héroïne des Niebelungen ? J'ai fait le croquis que je vous envoie, afin de vous donner une idée de ce que je rêve ; écrivez-moi vos volontés."

Augustine répondit en annonçant son retour, et en priant le prince de commander différentes parties de son costume.

Lory s'étonna fort quand son amie lui parla de nouveau d'aller à Paris. L'état de santé de M. Meillac était sans doute une raison plausible. Benjamin devint si triste que Lory se demandait qui devait l'emporter, dans le cœur d'Augustine, ou de la tendresse conjugale ou de l'amour filial.

—Quand reviendras-tu ? demanda M. Courcy.

—Lorsque mon père pourra m'accompagner.

—Alors, décide-le vite.

—Les hirondelles et les lilas l'appelleront.

—Si tard ! s'écria M. Courcy.

—Egoïste ! mon père peut-il habiter la campagne en hiver ?

—Bah ! tu fais le printemps partout."

Augustine embrassa son mari sans répondre.

Quand elle entra dans son appartement de Paris, elle le trouva plein de fleurs ; le soir, Orlow se présenta chez elle.

—Je savais bien, dit-il, que l'idée d'un bal vous ramènerait.

—On travaille pour vous ; soyez tranquille, nulle ne vous disputera la palme de l'élégance.

—Vous oubliez Varvara.

—Je ne l'excepte pas, voilà tout.

—C'est de l'ingratitude.

—En quoi ? demanda vivement le prince.

Nous éprouvons l'un pour l'autre les sentiments d'une camaraderie mondaine, sans aller jamais plus loin ; je croyais vous avoir appris mes théories.

—N'ont-elles jamais changé ?

—Jamais ; ce que je dois aimer passionnément m'entre dans le cœur du premier coup.

Etrangère la veille, la femme qui m'apparaît dans certaines conditions deviendrait soudain partie inhérente de ma vie, et je lui appartenais comme le fakir à son idole. Je devine trop Varvara pour l'aimer ; elle me redoute assez pour ne pas venir à moi. D'ailleurs, je serre la main de son mari et je tutoie son frère. . . . Je ne me rends jamais coupable de lâcheté. J'ai des mouvements impétueux, des désirs, des instincts primesautiers qui me rendent capable d'une folie, d'un crime peut-être, non pas d'une bassesse. . . . Et puis, croyez-le, Varvara sourit trop. Mon cœur desséché ne saurait refluer que sous une larve.

—Vous en avez fait trop couler pour attendre que des pleurs vous rendent la vie.

—Qu'en savez-vous ? D'ailleurs, qu'est-ce que cela prouverait ? Je vous le jure, le jour où, du fond de mon sépulcre, une main me sera tendue, je ressusciterai comme Lazare.

—Dites plutôt comme les vampires quand ils ont sucé le jeune sang d'un être qui meurt de leurs mortels baisers.

—Hélas ! murmura Orlow.

Il passa plusieurs fois la main sur son front, et, quand il releva les yeux sur madame Courcy, il fut ébloui par les flammes qui jaillissaient de ses prunelles bleues.

—Tenez, dit-elle en prenant un stylet et en tendant son bras, Vampire, ouvrez ma veine et buvez !

Le prince saisit l'arme puis la main d'Augustine, chercha du regard la place où il frapperait. . . . puis il laissa retomber le bras de la jeune femme, poussa un cri rauque comme un sanglot, jeta le stylet dans la cheminée, et, tout à coup, il partit d'un farouche éclat de rire.

—Ayez seulement ce front et ces yeux-là quand vous revêtirez le chreïnchilde, dit-il, ensuite, si vous m'en croyez, nous irons chez le joaillier ; il faut, pour votre costume, une ceinture d'orfèvrerie."

Madame Courcy ne manquait pas de diamants, mais quand elle comparait ses écrins à ceux de Varvara, elle se trouvait pauvre comme un mendiant auprès des mines de Visapour. Alors l'envie semait son ivraie dans le cœur et dans l'esprit de la femme du négociant.

La fête pour laquelle Varvara, Maïfa et Douchinska rivalisaient de folies, était une de celles dont les journaux racontent les fastes, dont le souvenir date un hiver.

Il fallait à tout prix qu'Augustine rivalisât avec ses amies si elle ne les éclipsait pas. Douchinska s'habillait en idole hindoue, costume ruisselant de colliers ; Varvara, sous les voiles de gaze de la Walkyrie, constellerait sa tunique d'étoiles étincelantes ; Phéroïne des Niebelungen devait avoir une armure divine couverte de pierreries.

Madame Courcy entra chez un bijoutier de la rue de la Paix. Il connaissait le prince, et tout

de suite il chercha parmi ses richesses ce qu'il possédait de plus magnifique.

—Je proposerai à madame, dit le bijoutier, de sortir les diamants de cette ceinture comme un collier d'ordre ancien ; de la sorte, plus tard, ce bijou formera une parure de cou. Le fermoir se composerait d'une seule émeraude."

Augustine demanda le prix d'une pareille ceinture.

—Cent vingt mille francs.

—C'est trop cher ! murmura madame Courcy.

—Bah ! votre mari est si riche ! objecta le prince.

—Sans doute, mais il me gronderait.

—Je ne demande pas à être payé comptant, dit le bijoutier ; un règlement à six mois me suffit.

—En six mois, M. Courcy gagnera le double," ajouta le prince.

Augustine hésitait devant l'énormité du chiffre ; cependant la tentation la mordait au cœur, ses yeux s'allumaient aux feux des diamants. Orlow l'encourageait à cette folie, le bijoutier offrait crédit. Augustine commanda la ceinture. . . .

Elle dormit mal cette nuit-là. Le lendemain, elle courut chez son père, le trouva pâle, souffrant, et comme elle s'en affligeait. . . .

—Toi aussi, ma fille, dit M. Meillac, tu semblais lasse et presque tourmentée !

—Encore quelques semaines, père, et nous partirons pour les Haussais ; je suis sage ensuite jusqu'à l'année prochaine.

—Je le souhaite d'autant plus que les lettres de Courcy me paraissent fort tristes. Peut-être a-t-il le droit de s'alarmer d'un séjour à Paris qui coûte si cher. Combien t'accorde-t-il pour ta toilette ?

—Quinze mille francs.

—Cela te suffit.

—A peu près.

—Quel mot : à peu près ! Jamais ta sainte mère n'eût pareille somme pour subvenir aux dépenses complètes du ménage. A peu près ! Tu fais des dettes, alors ?

—J'ai, comme les gouvernements, une dette flottante.

—Prends garde, ma fille, tu ne tiens pas seulement dans tes mains le bonheur de ton mari, mais sa réputation, son honneur de négociant, une renommée acquise au prix de mille sacrifices ; qu'on proteste une fois sa signature, il est perdu. Songe que les folies des femmes ruinent souvent les maris et que parfois elles les déshonorent.

—Vous avez mille fois raison, mon père, mais l'exemple des autres entraîne.

—C'est pour cela qu'une femme sage se borne à des relations en rapport avec sa situation personnelle. Les princesses russes peuvent te conduire plus loin que tu ne penses.

—L'hiver s'achève, je partirai pour les Haussais et j'y resterai près de vous, qui me rendez la sagesse facile."

Le soir, quand Augustine se retrouva au milieu de ses amis, son visage gardait des traces de préoccupation.

—Vous rappelez-vous là-bas ? demanda le prince d'une voix brève.

—Pas encore, le printemps seul m'obligera de partir.

—Irez-vous à Ems, cet été ?

—Je ne crois pas.

—Vous aurez raison, la princesse parle d'organiser avec ses amis une caravane : on visitera la Suisse et le Tyrol. En serez-vous ?

—Je ne sais ; non, véritablement, je ne sais.

—Laissons finir, et songeons au bal prochain.

En vous voyant, tous les hommes s'écrieront comme Othello : " O ma belle guerrière ! " Ce soir-là, je ne veux pas de nuage sur votre front, de trouble dans vos yeux ; il faut qu'en vous tout soit rayonnement et flammes. Je vous ai vue, ainsi, une fois. . . .

Orlow s'arrêta brusquement, regarda madame Courcy qui pâlisait, et murmura en s'éloignant :

—Pardonné !

Augustine resta pendant quelques jours sous l'influence des paroles de son père ; elle écrivit aux Haussais des lettres affectueuses qui réjouirent le cœur de Benjamin. Mais à mesure qu'il approchait le jour du bal, quand une à une furent apportées les parties de sa merveilleuse parure, la robe de brocart à fleurs d'argent, l'armure damasquinée d'or, la ceinture d'orfèvrerie, la frivolité l'emporta, et la jeune femme ne songea plus qu'aux louanges qu'elle entendrait ce soir-là sur son passage. Elle attendait l'heure de la fête avec des ravissements inquiets. Elle passait et repassait devant sa glace, étudiant sa beauté sous tous les aspects, repandant ses cheveux en ondes sur ses épaules ou les relevant à la façon des statues athéniennes. Elle posait pour elle-même avant de poser pour la foule. Elle répétait son rôle de coquette comme une actrice répète un couplet à effet.

Le matin du bal elle reçut la visite de Néra.

—Viendrez-vous ce soir ? demanda Augustine à la femme du peintre.

—Je crois bien, je suis en Amérique ; une jupe de plumes de colibri, un soufflé de pierreries ; pour corsage, deux ailes d'oiseau et des colliers ; des bottes en peau de tigre ; j'arriverai dans un palanquin entouré d'esclaves.

—C'est merveilleux !

—Et, chère, je viens vous demander un service d'amie. Gustave vient d'achever des panneaux dont il attend le prix la semaine prochaine ; j'ai besoin de cinquante louis. . . .

—Les voici, dit Augustine.

—Je sais bien, reprit Néra, que beaucoup de gens trouvent ma dépense exagérée ; je pourrais réaliser des économies, car mon mari gagne beaucoup d'argent ; mais Hugo l'a dit : L'ave-

nir n'est à personne ! " Je me contente donc de jouir du présent qui m'appartient. Je dois énormément, je ne m'en inquiète guère. Le talent de mon mari est à la mode, il fera quelques tableaux de plus. Le journaux l'accusent de gaspiller son génie, de trop produire ; eh bien ! et après ? Au lieu de travailler pour la postérité, il travaille pour le lendemain du jour où il vit.

Faut-il l'en plaindre ? Jamais une Renommée, avec la plus souriante de ses trompettes, ne lui causera l'émotion de plaisir qu'il ressentira en me voyant belle et radieuse. Il m'aime, et il obéit " sans murmurer," comme on chante dans

Scribe. Vous aurez, chère belle, vos cinquante-louis dans huit jours. A ce soir !

—A ce soir ! " répéta madame Courcy.

A l'ambassade russe, Varvara, Maïfa et Douchinska firent ensemble leur entrée. Le regard d'Augustine chercha tout de suite celui du prince ; il se tenait à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre ; il resta froid et impassible comme un sphinx sous la flamme des yeux qui l'interrogeaient. Un peu plus tard seulement, il s'approcha. La jeune femme était en ce moment très-entourée : les éloges, les demandes de valse ou de quadrilles pleuvaient autour d'elle. Serge s'avança tranquillement avec une sorte de nonchalance orientale, et lui dit à mi-voix :

—" Il fait si chaud que vous devez souhaiter passer dans la salle du buffet ? "

La petite rancune que gardait Augustine fondit comme la neige au soleil. Elle prit son bras, traversa deux salons, et prit la coupe de champagne glacé qu'il lui tendait. Le prince la prit quand elle fut vide, et la laissa maladroitement tomber sur le parquet où elle se brisa en éclats.

—Vous n'avez plus soif ? dit-il, le verre ne doit plus servir."

Tout le reste de la soirée, il ne lui adressa pas la parole. En vain elle tenta d'obtenir un sourire, un mot ; Orlow paraissait à cent lieues de cette fête, son front reflétait une sourde douleur ; un amer sarcasme plissait ses lèvres.

A l'aube, quand Augustine, saturée de louanges, lasse de valses et de redoues, s'enveloppa de sa pelisse, le prince lui offrit le bras pour regagner sa voiture, prit rapidement place auprès d'elle et lui saisit les deux mains :

—Chreïnchilde, dit-il, je suis Sigefrid pour vous ce soir ; nous sommes les fiancés de Worms, la cité antique ; donnez-moi un souvenir de cette soirée, un gage de servage, un talisman de vie. Ce ne sont pas les fleurs qui tremblent dans vos mains, ni le voile que vos cheveux parfument, ni le mouchoir baisé par vos lèvres qu'il me faut, c'est un cadeau plus précieux et, qui sait ? peut-être plus utile, le poignard suspendu à votre ceinture de pierreries."

Madame Courcy laissa échapper un cri sourd.

—Merci de cette angoisse, dit le prince avec une douceur infinie dans la voie, je me rappellerai que, quittant l'éblouissement d'une fête pendant laquelle chacun vous admirait, vous avez souffert du contre-coup de ma souffrance. Si peu que ce soit, n'est-ce pas encore plus que je ne vaudrais. Ne me refusez pas, Chreïnchilde ; la femme en vous aurait ce droit, l'héroïne des Niebelungen ne saurait garder ce triste courage. Donner le bonheur, c'est faire un présent de courte durée ; offrir le repos, c'est le don souverain."

Augustine laissait ses deux mains dans les mains du prince. La voix lui manquait, elle étouffait. Serge saisit le poignard, y posa ses lèvres et le cacha dans sa poitrine.

—Mon Dieu ! balbutia madame Courcy, n'attendez-vous donc plus rien de la vie ?

—Je suis las de ses promesses.

—Toutes ne mentent pas, prince.

—Si vous m'en faisiez une, peut-être aurais-je la faiblesse d'y croire.

—Une promesse, moi !

—Elle vous engagerait si peu et me rattacherait si fortement à l'existence.

—Mais laquelle ? je suis marié, j'ai des devoirs. . . . Dans huit jours je serai partie. . . . pour ne revenir peut-être jamais.

—Vous ! Si, vous reviendrez ! Je le pressens, je le redoute ; car en dépit des conflits de mes sentiments, la pensée que vous souffrirez me déchire l'âme. Jurez-moi seulement que le jour où vous vous sentirez froissée sans retour, malade sans remède, vous viendrez chercher, pour vous appuyer, la main qui reste dans vos vôtres. A cette heure seulement, je me sentirai reconcilié avec moi-même et avec le ciel. Promettez-vous ? . . .

—Je le jure !

—Merci et adieu ! Chreïnchilde, je suis maintenant doué de vie comme les immortels du Walhalla ! "

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au RÉV. JOSEPH T. INMAN, *Shiloh D. Co., York*